

donc, messieurs les ricaneurs : vous préféreriez sans doute approcher de nos fortifications par les rochers abruptes qui en défendent l'accès toutôt que de celles de Québec, par les nombreuses rues qui y conduisent, escalader nos murs de glace, plutôt que ceux de Québec, qui, nécessairement moins glissants, permettraient davantage d'y appliquer des machines, vous rendre enfin à la porte de notre citadelle par une voie exactement verticale plutôt qu'à celle de Québec par un grand chemin. S'il en est ainsi, vous pouvez donner libre cause à votre hilarité. Quant à nous, le respect que nous professons pour la perte capitale de notre pays ne nous rend pas aveugles, et nous mettons au-dessus du fanatisme national les droits de l'histoire et de la vérité.

Postés dans une place réputée imprenable, nous ne nous attendions guère à être assaillis. Mais les Yankees sont par le temps qui court attaqués d'une fièvre belliqueuse qui leur a déjà fait braver l'univers presque entier. Ils ont osé dans leur délire diriger contre nous leurs batteries impuissantes.

Par un esprit de paix et de conciliation, nous avons essayé de les désabuser. Tout a été inutile. C'est à peine si nous avons pu faire passer quelques mesures humanitaires pour la lutte implacable qui devait suivre: 1o On ne fera usage d'aucune arme; 2o On ne frappera pas du poing; 3o On ne tuera pas; seulement sera considéré comme mort et obligé d'agir comme tel celui qui aura été rejeté du haut des murailles.. etc.

Ces dispositions arrêtées, les deux armées se jetèrent de mutuels défis, en attendant l'heure du combat. Soudain se fit entendre la voix frémissante du barde à laquelle répondent mille autres voix. L'hymne guerrier retentit dans la plaine. Puis succéda un majestueux silence où l'on n'entend plus que le bruit cadencé des pas sur la neige qui fond. C'était un moment solennel dont les fortes impressions ne s'effacèrent assurément jamais de mon souvenir. Des dizaines d'hommes, pour ne pas dire d'enfants, allaient se donner un nouveau genre de mort et joncher le sol de cadavres.

La mêlée fut, sinon sanglante, du moins acharnée. Les ennemis firent des prodiges. Plusieurs même franchirent le fossé et les murailles; mais nous parvîmes à les éliminer du milieu de nous, à l'exception d'un seul, qui, nouvel *Horatius Coclès*, résista pendant quelque temps à toute une armée. Nous accordâmes la vie à sa bravoure, sans vouloir profiter de l'épuisement de ses forces.

L'avantage de notre position joint à des efforts surhumains nous a valu la victoire,

mais ce sont de ces victoires qui finissent par épuiser, comme celles de Pyrrhus contre la République romaine. Aussi demandons-nous des renforts. On se prépare en effet, paraît-il, à nous livrer une seconde attaque encore plus terrible et où les morts mêmes se proposent de figurer. Sans doute, on nous trouvera aussi braves que la première fois, aussi heureux? Peut-être!

Dans ce compte-rendu adressé à la mère-patrie par nous, colons de Lévi, nous n'avons guère employé le langage technique. Qu'elle nous pardonne, si, plus soucieux de défendre vaillamment ses professions que d'apprendre des formules, nous avons parlé clairement et de manière à être entendus.

Nous oublions la fin, la scène du soir. Les parties belligérantes, pour quelque temps amies, étaient sous leur plus bel uniforme. Les généraux du haut de notre tribune magistrale qui semblait stupéfaite des armements inaccoutumés dont on l'avait revêtue, accordèrent de justes éloges à l'intrépidité des soldats. Ils décorèrent de brillants insignes ou promurent à des grades ceux qui s'étaient le plus distingués. Ensuite chacun s'en retourna raconter en particulier ses propres exploits.

Qui ne reconnaîtra maintenant à la guerre un côté attrayant. Elle donne lieu à la manifestation des grands courages et des nobles caractères. Elle couronne les braves d'une auréole de gloire. Elle est même comme un élément nécessaire de civilisation. Cependant elle fait payer cher ce qu'elle apporte. Nous avons vu ici l'ami combattre contre l'ami, le frère contre le frère, comme autrefois Étéocle et Polinice. Hommages donc à la sagesse de notre gouvernement qui n'en a jamais fait usage qu'avec discrétion.

J. Robitaille, commandant des forces canadiennes.

Contresigné par le général ennemi pour plus grande sûreté.

Eng. Hamel, commandant des troupes américaines.

L'EMPEREUR NAPOLEON ET LES TRAPPISTES DE TAMIÉ.

(Suite et fin.)

Jetons un dernier regard sur la mission de dom Gabet et de ses Trappistes. Ces hommes avaient quitté le monde et vivaient inconnus dans le monastère de Tamié; à leur pauvreté volontaire, la Révolution est venu ajouter les souffrances de la persécution et les misères de l'exil. Les voilà défrichant des landes au Piémont. Mais dans les desseins de Dieu, il faut

que la France connaisse, admire, aime ces exilés; il faut que les armées de la République et celles de l'empire, généraux et souverain en tête, viennent tour à tour recevoir de ces pauvres moines les secours, les soins, tous les services d'un dévouement sans bornes; ces inconnus sont destinés à effacer par l'immense rayonnement de leur charité les insultes et les outrages déversés depuis un siècle sur les ordres religieux. Or, pour accomplir cette grande œuvre de réparation, Dieu n'eut besoin que de rapprocher deux hommes: l'empereur Napoléon et le Trappiste dom Antoine Gabet!

Avant de nous séparer de ces deux hommes, qu'il nous soit permis de visiter leurs tombes dans une pensée de respect et d'honneur, et d'y déposer la prière de notre foi! Le premier est mort au pied des Alpes, douce et aimable victime de la charité catholique. Le plus grand est mort sur le rocher de Sainte-Hélène, solennelle victime de la gloire humaine. Pendant leur vie, ils s'étaient compris, honorés, secourus, aimés; leur union a été féconde en inspirations généreuses et en résultats d'une portée infinie pour le bien de l'humanité, l'honneur du pouvoir et la gloire de la religion. Que Dieu, qui les a unis dans le travail, daigne les appeler à la même récompense!

Un trait de lumière presque prophétique éclaira ces deux nobles âmes dans leurs entretiens du mont Cénis.—Voulez-vous que je rétablisse votre abbaye de Tamié? avait dit Napoléon.—Le moment n'est pas encore venu, avait répondu dom Gabet; un demi-siècle a passé sur ces parades, et quand l'heure providentielle du rétablissement fut arrivée, la toute-puissante volonté et la dotation de l'empereur n'étaient plus là. Mais il y avait encore des Trappistes en France. Dignes héritiers de dom Gabet, courageux, confiants et dévoués comme lui, ils ont entrepris résolument cette restauration avec les seules ressources de la pauvreté évangélique, se reposant sur Celui qui dispose les cœurs et prépare aux grandes œuvres de grands secours.

METHIVIER, *doyen d'Olivet*,
Membre de l'Institut historique de France.

L'Ami de la Religion.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 27 Mars 1862.

C'est avec la plus vive satisfaction que nous avons commencé à assister aux séances du Parlement. Toutes les semaines nous pouvons consacrer une partie de notre congé à entendre